

Insécurité linguistique et migration L'immigration espagnole à la Chaux-de-Fonds

Eva Fernandez Aeberhard
Université de Neuchâtel

L'étude présentée ci-dessous s'est intéressée aux perceptions ainsi qu'aux comportements linguistiques des immigrants espagnols concernant leur langue d'origine. Elle a cherché à savoir si ceux-ci sont sujets aux sentiments d'insécurité linguistique. Il en résulte que la première génération fait entièrement partie de la communauté hispanophone et réagit aux diverses restructurations que subit sa langue selon le schéma classique dessiné par Labov. L'insécurité linguistique est, dans ce cas, liée à la position sociale: elle est forte pour la "petite bourgeoisie", mais inexistante pour la classe la plus basse. En revanche, la deuxième génération semble ne plus se considérer comme partie prenante d'une communauté hispanophone. Elle semble adopter un comportement proche de celui d'alloglottes qui, reconnaissant certaines failles dans leur maîtrise de la langue "étrangère", peuvent en éprouver de l'insécurité. Ce sentiment se traduit, entre autres, par des stratégies de protection de la face lors de l'emploi de code-switch en situation de conversation bilingue, alors même que le parler bilingue est jugé positivement.

1. Introduction

Après un long séjour en Suisse romande, d'inévitables restructurations, principalement dues au contact avec le français, se produisent dans la langue des immigrants. Cela a été démontré par Grosjean et Py (1991) pour la communauté espagnole de première génération. Comme le font remarquer les auteurs, cette étude fait le constat des restructurations et y apporte une réponse interne à la langue, mais ne dit rien des attitudes des locuteurs face à ce phénomène.

Ce sont justement ces attitudes qui sont l'objet de cette étude qui cherche à répondre aux questions suivantes: Les émigrés perçoivent-ils ces diverses restructurations? Comment les jugent-ils? Essaient-ils de les éviter? Peut-on parler d'insécurité linguistique en ce qui concerne les immigrants espagnols? Si oui, cette insécurité linguistique est-elle la même que celle décrite dans la littérature?

Ce travail porte sur quatre informateurs: deux personnes de première génération¹ (Alfredo et Fernando) et deux de deuxième (Carlos et Begonia).

¹ Ci-après, première et deuxième génération seront abrégés respectivement G1 et G2,

Le recueil des données s'est fait par l'enregistrement puis la transcription d'entretiens semi-dirigés en espagnol. L'analyse du corpus ainsi créé se base sur l'examen des représentations et des perceptions saisissables à travers le discours des informateurs et sur l'étude de la forme même de ces discours, c'est-à-dire la recherche des traces linguistiques d'insécurité.

Le choix des informateurs devait permettre d'obtenir des données contrastées du point de vue socioculturel. Ainsi, les quatre informateurs représentent respectivement: un ouvrier sans qualification (Fernando), un intermédiaire technique (Alfredo); un employé (Carlos) et une ingénieure (Begoña). Nous avons cherché à neutraliser les différences culturelles liées aux diverses langues de la péninsule ibérique; par conséquent, tous les quatre sont de langue castillane. Du point de vue de la durée de séjour en Suisse nous avons fixé un minimum de vingt ans; chiffre qui semble assez judicieux, car il permet: d'une part, pour G1 d'avoir vécu l'éducation des enfants jusqu'à l'âge adulte et, d'autre part, pour G2 d'avoir achevé une formation en Suisse.

2. Hypothèses et concepts théoriques

La première hypothèse était que l'insécurité linguistique des immigrants espagnols en Suisse se manifesterait principalement par deux caractéristiques proches de celles que donne Labov (1974, p. 183): "Un effort conscient de correction et une réaction très négative envers la façon de parler dont ils ont hérité", c'est à dire, le rejet du parler bilingue et des restructurations de leur langue d'origine ainsi que la volonté de les éviter, dans leur propre pratique.

La deuxième hypothèse portait sur les traces, observables dans le discours, de cette insécurité, à savoir: les autocorrections, ainsi que les diverses remarques métalinguistiques liées à l'apparition de marques transcodiques², remarques que j'ai nommées "balisage".

Ces deux hypothèses en sous-tendent une troisième, concernant la définition de l'objet de l'étude. En effet, l'ensemble des immigrants espagnols a été considéré dans cette étude comme faisant partie d'une seule et même communauté linguistique bilingue. On verra que cette vision trop simpliste pose problème et qu'elle s'est vue démentie par les résultats.

ces abréviations définissant également les personnes appartenant à chacune des générations.

² Selon Alber, J.-L., C. Oesch-Serra (1984), les marques transcodiques (MTC) représentent l'ensemble des phénomènes propres au parler bilingue.

On sait que Labov, avait défini la communauté linguistique par le fait que l'ensemble de ses membres se soumet et reconnaît une même norme. Cette norme détermine quelle est la variante de langue valorisée dans la communauté et les valeurs respectives des autres variantes. Cette norme correspond à ce que Bourdieu appelle la norme légitime qui est en fait la variante appartenant aux classes dominantes imposée à l'ensemble de la communauté. Cette communauté linguistique est homogène du point de vue de l'acceptation de la norme mais elle est hétérogène du point de vue de la maîtrise de cette norme.

Dans la communauté ainsi définie, l'insécurité linguistique représente pour Labov une des caractéristiques les plus parlantes de la "petite bourgeoisie" c'est-à-dire de la classe qui se trouve en ascension sociale. Cette insécurité, outre les deux éléments cités ci-dessus, se constate également par un écart entre la perception de son propre discours et les pratiques effectives. En effet, "la petite bourgeoisie" considère que son langage correspond à la norme valorisée, à savoir la variante des classes supérieures; alors que, dans les faits, on constate que ce n'est pas le cas, puisque son discours se situe "en dessous" de la norme dans les situations familiales et "en dessus" (hypercorrection) dans le contexte formel.

Dans cette étude, la définition initiale adoptée de Labov s'est enrichie d'éléments provenant d'études portant sur la périphérie francophone (Colloque de Louvain-la-Neuve; 1993). Ainsi, Francard (1993) analyse l'insécurité linguistique des Belges francophones par rapport au français "de France" ou "de Paris". Il ajoute un élément important à la définition de ce concept: "le recours à des stratégies de compensation au sein d'un double marché linguistique". Ces stratégies de compensation se matérialisent par une attitude différente selon le marché linguistique sur lequel se trouve le locuteur et, parallèlement, par une certaine valorisation des variantes "autochtones". Cette valorisation pourrait être interprétée comme une sécurité linguistique, cependant, comme le fait remarquer Francard, elle s'inscrit également dans le conflit diglossique et continue de légitimer la hiérarchie établie par la norme centrale; c'est donc une attitude de compensation, d'atténuation de l'insécurité linguistique présente. Ce trait permet de rendre compte d'une caractéristique en partie commune aux immigrants espagnols en Suisse et à l'ensemble de la périphérie francophone: celle justement d'être à la périphérie d'une communauté linguistique (au sens large) et donc ne pas avoir de prise sur l'édification de la norme centrale. Le "double marché", c'est donc, dans le cas des immigrants, d'une

part, tout le domaine hispanique et, d'autre part, la communauté espagnole immigrée en Suisse romande.

De Pietro et Matthey (1993), lors du même colloque, estiment que la définition labovienne de l'insécurité linguistique comme étant un écart entre pratique et perception conduit à une trop grande étendue du phénomène, ce qui mène irrémédiablement à son insignifiance. Ils proposent que ce ne soit plus uniquement le simple écart entre pratique et norme reconnue qui soit l'indicateur de l'insécurité linguistique, mais un "double écart", à savoir le refus de certains items même en situation informelle, malgré leur attestation sur le marché intérieur. Ainsi, par exemple, on constate que les Suisses romands acceptent des termes comme septante et nonante qu'ils revendiquent même comme contre-norme face à celle des Parisiens, mais refusent les éléments qui pour eux sont marqués par la germanisation comme: "lui aider". Ce faisant, De Pietro et Matthey tissent un lien important entre insécurité linguistique et identité. Ils constatent l'existence conjointe d'une contre-norme régionale, qui marque l'identité spécifique des Romands, identité qu'ils revendiquent face à la norme centrale et une certaine volonté de pureté francophone face aux supposées atteintes dues au contact avec l'allemand. Ce double écart revêt un intérêt particulier pour la situation des immigrés, qui comme les suisses romands se trouvent en situation de contact entre les langues.

Py (1993) mentionne deux options qui s'offrent aux migrants, face à l'existence du double marché. La première, "puriste" se traduit par un lien fort créé entre l'identité et la langue d'origine et consiste à défendre le territoire (réel mais surtout symbolique) de la langue d'origine contre les pressions exercées par l'autre langue; la deuxième, que l'on peut appeler "recadrage" consiste à créer un nouveau cadre de références identitaire et linguistique qui légitime les pratiques plurilingues. Il faut remarquer que l'attitude puriste, telle qu'elle est définie par Py, convient également à la description du purisme classique: les puristes français, par exemple, tissent un lien important entre langue et identité françaises. La variété de langue qu'ils cherchent à protéger est celle qu'ils considèrent comme la plus "pure", "originelle". En fait, les migrants se trouvent devant l'alternative suivante: maintenir, renforcer ou même adopter, un purisme classique auxquels ils n'étaient éventuellement pas sensibles ou créer une nouvelle identité bilingue. Chacune des ses options crée une insécurité linguistique. L'option puriste provoque une insécurité linguistique "classique" alors que l'attitude de recadrage provoque une insécurité linguistique liée au fait de se démarquer des positions majoritaires.

En résumé, ce sont plusieurs indices qui ont été utilisés afin non seulement de déterminer si les quatre informateurs sont sujets au sentiment d'insécurité linguistique, ou non, mais aussi de pouvoir, le cas échéant, distinguer divers types d'insécurité:

- la dichotomie purisme vs recadrage,
- la réaction très négative envers le parler bilingue,
- les stratégies de compensation au sein d'un double marché,
- le refus de certains items même dans le marché intérieur,
- l'effort conscient de correction.

3. Les informateurs sont-ils insécurisés ?

3.1 Alfredo (G1)

Alfredo, âgé de 59 ans, marié et père de deux enfants adultes, est celui des quatre informateurs qui présente le plus grand degré d'insécurité linguistique.

Ainsi, Alfredo affirme posséder une bonne formation (équivalente à un baccalauréat professionnel), il a approfondi sa formation par des cours du soir obtenant une "maîtrise fédérale d'ébeniste"³. Bien qu'il ne fasse pas véritablement partie de ce que Labov considère comme la petite bourgeoisie, on peut considérer qu'Alfredo par son ascension sociale s'en approche.

Avant d'immigrer, il avait suivi quelques cours de français dispensés par une "dame de Toulouse"; cela lui a permis à son arrivée en Suisse de jouer les interprètes pour certains camarades d'immigration pourtant installés avant lui. Selon ses dires, il a principalement approfondi ses connaissances de français et d'espagnol par de nombreuses lectures, principalement des auteurs reconnus.

Alfredo manifeste un purisme intransigeant, il considère posséder une langue proche du "pur" castillan de par ses origines familiales. Dans cette situation de contact, il cherche à préserver sa langue d'origine de toute atteinte due au français. Cela le mène même quelques fois à des attitudes que l'on pourrait comparer à l'hypercorrection décrite par Labov:

- A: porque en español tenemos galicismos que son válidos están en el diccionario
E: hein
A: aunque {hay dudas} algunas veces me he sorprendido eh/ . cuando decían
usina .. yo decía es es (en insistant) fabrica cofio pues sí que esta en el
diccionario usina por ejemplo no/ ah sí . y hay más eh (A, 220-222) ⁴

³ Ce titre, supérieur au simple diplôme permet à son détenteur d'être responsable de la formation d'apprentis.

⁴ A: parce que en espagnol il a y des gallicismes qui sont valables ils sont dans le

Alfredo montre ici sa volonté d'éviter les MTC, aussi bien dans son propre discours que dans celui de ses interlocuteurs.

L'analyse du discours d'Alfredo montre que les efforts de correction qu'il s'impose portent en grande partie leurs fruits; on ne compte que quelques rares MTC dont certaines sont accompagnées d'un balisage correctif et plutôt dépréciatif.

Pour Alfredo, un lien essentiel unit sa langue d'origine et son identité et il considère même sa langue comme sa partie reprenant en cela les propos d'un écrivain latino-américain:

A: si si si la lengua forma parte de la identidad . en América del Sur hay escritores uno de ellos es Cortázar que ha dicho que su nacionalidad no es mejicano . que su patria es el español .. su lengua (A, 292) ⁵

Finalement, Alfredo ne semble pas admettre l'existence d'un double marché, son refus du parler bilingue est total, il compare le parler bilingue à un "clarete", c'est-à-dire un mauvais vin qui n'est ni rouge ni blanc.

Alfredo présente en fait des signes d'insécurité semblables à ceux décrits par Labov; réaction négative envers la façon de parler des immigrés, efforts de préservation de la langue d'origine et même hypercorrection. Cette insécurité linguistique n'est pas celle des bilingues observés par Francard et De Pietro, Matthey; on pourrait considérer que son bilinguisme n'est qu'un élément renforçateur d'un purisme présent bien avant son départ pour la Suisse.

3.2 Fernando (G1)

Fernando âgé de 59 ans, marié et père d'un enfant adulte paraît au contraire être l'informateur le moins insécurisé. Cependant, il faut souligner les difficultés qu'a présenté l'entretien avec Fernando: les questions posées lui étaient totalement étrangères, il n'a jamais thématiqué son bilinguisme. Dans une telle situation le danger est assez important pour l'enquêtrice de faire elle-même les questions et les réponses demandant seulement à son sujet d'acquiescer, ce que celui-ci fait volontiers pour ne pas paraître impoli ou non coopérant et c'est malheureusement ainsi que s'est déroulée une bonne partie de cet entretien.

dictionnaire

E: hein

A: quoique {il y a des doutes} quelques fois cela m'a surpris eh/ . quand ils disaient usine .. moi je disais c'est fabrique nom d'une pipe mais oui il est dans le dictionnaire usine par exemple non/

⁵ A: oui oui oui la langue fait partie de l'identité . en Amérique du Sud il y a des écrivains l'un d'eux c'est Cortazar qui dit que sa nationalité n'est pas mexicain . que sa patrie c'est l'espagnol .. sa langue

Fernando présente les mêmes caractéristiques générales que la classe sociale la plus basse qu'observe Labov. Sans formation, cette classe n'a pas conscience de la stratification hiérarchique de la langue et, par conséquent, ne manifeste aucune des caractéristiques de l'insécurité linguistique.

Fernando est issu de la couche la plus défavorisée de l'Espagne d'après la guerre civile, il n'a pas réellement suivi d'école, puisqu'il affirme avoir appris à lire, écrire et compter lors de cours du soir. Arrivé en Suisse, Fernando est engagé comme manoeuvre dans l'horlogerie, poste qu'il n'a plus quitté depuis lors.

Fernando semble adopter une attitude que j'ai qualifiée d'intermédiaire et qui consiste principalement à ne pas affirmer ou infirmer totalement certaines idées reçues. Ainsi, dans un premier temps, il reprend un stéréotype monolingue considérant que les immigrés ne savent plus aucune des langues qu'ils utilisent, puis nie cette vision des choses:

F: ni sabemos el francés ni sabemos el español . lo olvidamos todo ... aunque el español no se olvida pero\ . como te he dicho antes metemos la pata a veces sin querer (F, 132) ⁶

Pour Fernando les MTC sont des "fautes" qui semblent excusables dans la situation de bilinguisme de la communauté immigrée; il affirme qu'elles disparaissent sans effort après quelques jours de séjour en Espagne; ceci peut être interprété comme une certaine reconnaissance du double marché, sans qu'il y ait toutefois de valorisation positive de la norme sous-ordonnée.

Il considère ne faire aucun effort de correction, ce qui est attesté par l'analyse de son discours marqué par des éléments caractéristiques des classes sociales défavorisées espagnoles, alors qu'on n'y trouve que peu de MTC qui ne sont jamais balisées.

Concernant la dichotomie "purisme vs recadrage", il est impossible de déterminer la position de Fernando. En effet, il hésite concernant le lien entre langue et identité et n'accorde aucune importance au bien parler, mais, d'autre part il n'a pas non plus entrepris le recadrage décrit par Py.

Il semble que le fait d'être bilingue signifie pour Fernando une certaine conscience des phénomènes langagiers, qui le distingue donc des classes les plus basses de Labov, sans pour autant faire naître en lui des attitudes d'insécurité linguistique.

⁶ F: on ne sait ni le français ni l'espagnol . on oublie tout ... quoique l'espagnol on ne l'oublie pas mais\ . comme je t'ai dit avant on met les pieds dans le plat quelques fois sans le vouloir.

3.3 Begoña (G1)

Begoña, âgée de 29 ans, mariée à un suisse, présente une légère insécurité linguistique.

Née en Suisse, elle y a suivi toute sa formation, obtenant le diplôme d'ingénieure en informatique. Elle a suivi durant quelques années les cours d'espagnol dispensés par le consulat. Begoña se définit par le recours à deux formes d'identité, l'une super-ordonnée, européenne, et l'autre que nous pourrions qualifier d'infra-ordonnée, c'est-à-dire locale; elle dépasse ainsi le dilemme des nationalités, que rencontre tout immigré de deuxième génération:

"española del todo nunca me he sentido .. yo me siento *chaux-de-fonnière* . eh y europea pero suiza nó ..." (B,152) ⁷

Dans cette définition de son identité, la langue ne tient aucun rôle, Begoña, de manière générale, considère les langues comme des outils de communication, le fait de bien parler n'a aucun intérêt puisque le plus important, pour elle, est de pouvoir se faire comprendre le plus largement possible. Begoña représente en partie l'option "recadrage" de Py; sans toutefois créer explicitement une identité bilingue.

Si elle démontre être parfaitement consciente de l'existence du double marché, elle ne va pas jusqu'à considérer le parler bilingue comme un signe de l'identité des immigrés, ni comme une contre-norme face à la norme standard espagnole. Elle considère le parler bilingue positivement, d'un point de vue utilitaire, car il permet de faciliter la communication entre bilingues.

Malgré le fait qu'elle affirme ne pas faire d'effort de correction; on constate dans son discours quelques traces d'autocorrection, mais surtout son balisage des MTC prend la forme de stratégies de préservation de la face semblables à celles adoptées par les alloglottes ⁸:

B: cuando mi secretaria tiene que que hacer .. *un rapport no sé como se dice en español* (B, 120) ⁹

Begoña semble justifier ici l'apparition d'un code-switch par l'aveu de "manques" au niveau du vocabulaire, elle semble ainsi demander à l'interlocuteur une certaine bienveillance dans son jugement. Elle estime ne

⁷ B: je ne me suis jamais sentie tout à fait espagnole .. moi je me sens *chaux-de-fonnière* eh et européenne mais pas suisse

⁸ Voir Dausendschön-Gay, U., U. Kraft (1991).

⁹ B: quand ma secrétaire doit faire .. *un rapport* je ne sais pas comment ça se dit en espagnol

pas dominer parfaitement sa langue d'origine, ce qui se vérifie par un nombre important de restructurations dues au français.

La légère insécurité linguistique constatée chez Begoña est principalement due à son manque de maîtrise de la langue espagnole. Celle-ci ne correspond pas parfaitement aux descriptions de Francard et De Pietro, Matthey, et encore moins à celle décrite par Labov.

3.4 Carlos

Carlos, âgé de 27 ans, célibataire mais vivant avec une compagne suisse depuis plusieurs années présente une insécurité linguistique semblable à celle de Begoña, bien qu'elle soit légèrement plus accentuée.

Né en Suisse, il a également suivi toute sa formation à la Chaux-de-Fonds, il possède un diplôme d'employé de commerce. Il n'a pas suivi les cours dispensés par le consulat, mais a fréquenté les cours d'espagnol de l'école de commerce, pour, dit-il, acquérir plus de vocabulaire et la grammaire.

Contrairement à Begoña, Carlos laisse entendre qu'il a connu quelques difficultés d'intégration, il était perçu comme étranger et cela semble avoir induit une certaine hésitation quant à son identité. Il ne se sent pas suisse, mais ne peut pas non plus revendiquer une identité espagnole puisqu'il se sent aussi étranger lorsqu'il se trouve en Espagne. Lorsqu'il s'est trouvé au chômage, il n'a pas pu se résoudre à retourner en Espagne, il estime que cela lui aurait certainement posé quelques problèmes d'intégration.

Il a été impossible de définir Carlos sur la base de la dichotomie "purisme vs recadrage". Il semble ne pas avoir fait de choix entre ces deux options. Carlos semble admettre, dans un premier temps, un lien entre langue et identité, puis dément cette position considérant que l'identité des G2 est principalement définie par l'éducation reçue dans la famille; ceux-ci peuvent être considérés comme espagnols, même s'ils ne parlent plus la langue.

Carlos affirme pratiquer le parler bilingue au sein de la communauté bilingue, ce qu'il admet être impossible en Espagne. Comme Begoña, il considère que c'est un moyen commode de communiquer entre bilingues. Il le juge donc positivement, mais ne va pas jusqu'à le revendiquer comme contre-norme face à la norme standard espagnole.

Contrairement à Begoña, Carlos affirme faire des efforts pour corriger les nombreuses restructurations que comporte sa pratique de l'espagnol. Cela se traduit effectivement par un plus grand nombre d'autocorrections:

C: iba bien porque iba regularmente en España . a España (C, 191) ¹⁰

Carlos se considère explicitement comme un alloglotte face à l'espagnol:

E: cómo consideras que hablas el español . ahora

C: hombre . pues como un *chaux-de-fonnier* (rire) (C, 171-172) ¹¹

C'est principalement là la cause de ce qu'on peut qualifier d'insécurité linguistique chez Carlos.

4. Immigration et insécurité linguistique

Il est évident que les quelques conclusions présentées ici, basées, rappelons-le sur quatre informateurs, devront faire l'objet d'études postérieures plus larges.

En conclusion, on constate que l'insécurité observée chez les immigrés n'est pas semblable à celle des communautés diglossiques. En effet, le parler bilingue que l'on aurait pu identifier à la norme sous-ordonnée des locuteurs belges ou romands n'est pas reconnu comme tel. Il est jugé négativement par G1, alors que G2, qui le considère pourtant utile pour la communication à l'intérieur de la communauté immigrée, ne semble pas le revendiquer comme contre-norme, ni comme marque d'une identité particulière.

On remarque également, que l'insécurité linguistique semble fort différente selon la génération. Pour G1, l'insécurité linguistique semble liée, comme chez Labov, à la position sociale et surtout à la notion de purisme. Les éléments de cette insécurité linguistique sont: — une attitude puriste, — un refus du parler bilingue, — des efforts de correction afin d'éviter les MTC, — de l'hypercorrection. Il apparaît que les G1 linguistiquement insécurisés, sont conscient du "danger d'érosion" de leur langue d'origine, qu'ils cherchent à défendre comme partie intégrante de leur identité culturelle.

Pour G2, la situation est différente, sans être à l'opposé de celle de G1. L'insécurité linguistique que peuvent ressentir les G2 est principalement due à la conscience qu'ils ont de l'écart qui existe entre leur interlangue et la norme standard de l'espagnol. Cet écart est vraisemblablement le fruit d'une acquisition incomplète de leur langue d'origine. Cette insécurité linguistique se marque dans leur discours par une attitude proche des stratégies de préservation de la face des alloglottes. Ils considèrent le parler

¹⁰ C: ça allait bien parce que j'allais régulièrement en Espagne . en Espagne

¹¹ E: comment tu considères que tu parles l'espagnol . maintenant
C: eh bein . comme un *chaux-de-fonnier* (rire)

bilingue positif du point de vue de l'utilité qu'il représente pour la communication entre bilingues, mais ne lui attribuent pas de valeur identitaire de compensation, comme c'est le cas pour les locuteurs romands. On observe de telles différences entre les deux générations que la question se pose de savoir s'il faut encore les considérer comme faisant partie d'une même communauté, ce que les résultats semblent démentir ici, ou comme deux sous-groupes d'une même communauté, ou encore comme ne formant pas de communauté linguistique.

Il semble que G2 ne fasse pas partie de la communauté espagnole immigrée, elle ne fréquente plus les lieux de rencontre de celle-ci et se trouve en général bien intégrée dans la société d'accueil. Le bilinguisme ne constitue pas, pour G2, un élément qui puisse la réunir en une communauté particulière, il est plutôt considéré comme un atout personnel, un avantage qui peut être cité dans un curriculum vitae.

Quant à G1, elle s'est en général peu intégrée à la société d'accueil, créant ses propres lieux de rencontre, essentiellement axés sur la préservation de son identité. Actuellement, une forte vague de retours au pays d'origine semble déstabiliser ces associations. G1 n'a pas cherché à créer une identité bilingue et/ou bi-culturelle, les particularités du parler bilingue qui la démarquent des espagnols péninsulaires n'ont pas été revendiquées comme contre-norme.

Nous avons donc abandonné l'idée que l'ensemble des immigrés constitue une communauté linguistique ; ainsi, notre propre définition de l'insécurité linguistique s'applique donc aux immigrés bilingues en tant qu'individus. Elle tient compte du fait que notre corpus étant limité il est possible qu'un échantillon plus large permette de trouver des individus G1 ou G2 dont l'insécurité linguistique serait comparable à celle décrite par Francard:

Pour l'élaboration de cette définition, il nous a paru important de ne pas se baser uniquement sur les observations faites à partir de quatre informateurs, mais de tenir compte du fait que d'autres études plus larges permettraient certainement de parvenir à d'autres conclusions. Ainsi, il n'est a priori pas exclu de trouver des G1, ayant une attitude de recadrage proche de celle représentée par Begoña, ou des G2 puristes.

Les caractéristiques de l'insécurité linguistique des immigrés bilingues envers leur langue d'origine sont:

pour l'ensemble des immigrés:

— un lien établi entre préservation de la langue d'origine et préservation de l'identité

— le refus du parler bilingue au sein même de la communauté immigrée ou des stratégies de compensation au sein du double marché,

pour G1:

— la conscience de l'érosion subie par sa langue d'origine et la volonté de l'en préserver,

pour G2:

— la conscience de l'écart existant entre son interlangue et la langue d'origine,

— l'apparition de stratégies de sauvegarde de la face.

La notion d'insécurité linguistique n'a pas encore été abordée en tant que telle dans les recherches concernant des locuteurs non-natifs, ou les apprenants d'une langue seconde. Une telle recherche pourrait être pertinente pour l'interprétation des différences constatées entre les apprenants concernant leur évolution dans l'apprentissage. La description de cette insécurité linguistique pourrait se baser celle de la deuxième génération, à savoir: la conscience de l'écart existant entre sa propre interlangue et la norme standard de L2, la volonté de le combler et les stratégies de préservation de la face, ainsi que sur l'attitude générale de purisme ou de recadrage.

Bibliographie

- ALBER, J.-L., C. OESCH-SERRA (1984): "Aspects fonctionnels des marques transcodiques et dynamique d'interaction en situation d'enquête", in: *Devenir bilingue, parler bilingue, Actes du 2ème colloque sur le bilinguisme 20-22 septembre 1984*, Tübingen, Niemeyer.
- BOURDIEU, P. (1977): "L'économie des échanges linguistiques", *Langue française*, 34, Paris, 17-35.
- DAUSENDSCHÖN-GAY, U., U. KRAFFT (1991): "Rôles et faces conversationnelles: à propos de la figuration en situation de contact", in: *Interactions en langue étrangère*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.
- DE PIETRO, J.-F., M. MATTHEY (1993): "Comme Suisses romands, on emploie déjà tellement de germanismes sans s'en rendre compte... Entre insécurité et identité linguistique: le cas du français à Neuchâtel (Suisse)", in: FRANCARD, M. (éd.), pp. 121-136.

FERNANDEZ AEBERHARD, E. (manuscrit non publié): *Insécurité linguistique et migration. L'immigration espagnole à la Chaux-de-Fonds*, Mémoire pour l'obtention de la licence, Université de Neuchâtel.

FRANCARD, M. (éd.) (1994): *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, Actes du colloque de Louvain-la-Neuve, nov. 1993, CILL 19.3-4 et 20.1-2.

FRANCARD, M. (1993): "Trop proches pour ne pas être différents", in: FRANCARD, M. (éd.), pp. 61-70.

GROSJEAN, F., B. PY (1991): "La restructuration d'une première langue: l'intégration de variantes de contact dans la compétence de migrants bilingues", *La Linguistique* 27, 2, 35-60.

LABOV, W. (1976): *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.

PY, B. (1993): "Quand les représentations peinent à suivre les pratiques... Emergence du plurilinguisme chez des Romands établis en Suisse alémanique", in: FRANCARD, M. (éd.), pp. 137-146.